

À toi ma grande et première dame...

Lettre à ma mère.

« Tu n'es pas d'ici, tu es une étrangère, retourne chez toi ! ... », voilà ce que Marie-Claude avait dû entendre un nombre incalculable de fois depuis qu'elle est arrivée en Nouvelle-Calédonie à 22 ans. Comment ce bout de femme controversé de son vivant avait pu susciter autant d'amour et autant de haine à la fois, je ne saurais vous le dire...

Le cœur de la jeune Marie-Claude se serra d'émotions, et elle repensa au moment où un jeune moniteur de Nouvelle-Calédonie qui travaillait à la Mission protestante à Malicollo en Nouvelles-Hébrides pénétra chez ses parents et décida de l'épouser, elle, la petite benjamine d'une fratrie, jeune adolescente peureuse et encore bien maladroite. Par un timide oui, elle ne savait pas que la pirogue de sa vie commençait une longue odyssée hors de son îlot chéri pour toujours, comme qui dirait, elle prenait un billet un aller sans retour.

Adieu Atchin, adieu Mallicolo, des larmes furent infiniment et inéluctablement versées. En prenant la pirogue, puis l'avion pour Nouméa avec son nouveau mari, elle laissa derrière elle une enfance heureuse retenue dans les yeux tendres et embués de larmes des siens. Un mari instituteur et quatre enfants plus tard elle débarqua sur une Côte Est verdoyante, luxuriante et hostile. Pour occuper ses journées, loin de ses parents, elle fit de la couture et aidait l'institutrice en tant qu'aide-cantinière. Elle préparait le lait chaud de la récréation qu'on offrait aux enfants et les carottes râpées ou encore bien d'autres entrées plutôt appréciées des petits garnements.

À 30 ans et 6 enfants plus tard, elle débarqua dans la ville de Nouméa, car elle suivit en bonne épouse qu'elle était son mari nommé dans une école de Nouméa. Le petit dernier de ses enfants venait d'entrer en Maternelle. Son mari la poussa à passer son permis, elle enchaîna son BAFA, BAFD, et BE. Elle obtint tout en 10 ans avec persévérance et labeur. Elle en profita pour revoir sa sœur et renouer des liens avec sa famille de Vanuatu qui logeait du côté de Ducos.

Plus heureuse, car le salaire de son mari et sa nouvelle vie de femme lui permettaient de s'épanouir. Elle avait acquis une solide réputation en tant que directrice du centre d'accueil de Rivière-Salée au sein de la Mairie de Nouméa. Avec panache, elle diversifia les activités : animation de quartier, formations des animateurs, aides aux devoirs et études du soir, et hébergement aux familles qui venaient des îles et du Nord. Marie n'avait pas fait d'études, mais elle avait une qualité la négociation tenace, et ce toujours avec le sourire.

Sporadiquement elle pensait à ses vieux parents et tous ses frères qu'elle avait laissés. De temps en temps, elle se rendait à Port Vila. Avec ses économies et grâce à son sens des affaires, elle réussit à s'octroyer un bout de terrain du côté de FreshWata. À Koutio, elle poussa son mari trop généreux avec ses 13 frères à acheter un terrain pour y construire la maison de ses rêves lorsque ses premiers enfants atteignirent l'âge de passer le BAC. Fièrre de ses biens et de ses enfants, elle enchaîna travail coutumier et travail social, activités paroissiales et devoirs familiaux et claniques sans ménager ses efforts. Travailler la rendait heureuse et le peu d'argent qu'elle récoltait ne la déviait pas de ses objectifs. C'était une femme, une mère, une grand-mère, une tante, une épouse et une directrice de centre exceptionnelle.

Mais des épreuves douloureuses l'assaillirent. Derrière son magnifique sourire, sa gentillesse, se cachait un cœur écorché, blessé et meurtri. Son mari pragmatique et rationnel lui

défendait de s'appesantir sur les remarques désobligeantes qu'elle entendait et les charges virulentes dont elle était l'objet. Il fallait prier sans cesse et continuer à travailler.

Pour les blancs du Sud, elle gênait, elle était la maman représentante des minorités des quartiers nord de Nouméa qui réclamait son dû pour pouvoir s'occuper des enfants en mal de pays, ou des jeunes désœuvrés, les familles avaient abandonné depuis longtemps les devoirs parentaux, trop pris par la réalité économique ou par d'autres préoccupations festives ou lucratives. Et puis chaque année, les subventions ont baissé et elle finit par entendre ce type de discours, mais elle bataillait sans cesse :

_ Non, madame, vous ne recevrez pas de subventions cette année. Vous avez une solide équipe, des enfants de quartier régulièrement pendant les vacances... Oui vos enfants et votre famille ont réussi, oui vous avez formé des bons animateurs avec l'aide de l'ACAF, mais non, la Ville de Nouméa a d'autres priorités.

Pour les kanak, elle était l'Étrangère, pour les familles Vanuatu, elle était celle avec son mari soit étaient de généreux bienfaiteurs pour la communauté soit des maîtres des lieux du Centre de Rivière-Salée sévères. Tout commença à tourner au vinaigre quand ses enfants rentrèrent bardés de diplômes. Les gens du pays n'en pouvaient plus de cette réussite et cela allait susciter nombre de réactions négatives, affligeantes et blessantes de la part des siens sans doute engendrées par les jumelles Envie et Jalousie. Ses actions emprunts de générosité, ses paroles pleines de bon sens et d'encouragements, sa vivacité et sa bonne humeur constantes n'y pouvaient rien. Elle était l'autre, celle qu'il fallait abattre.

_ Tu crois que tu es qui pour nous demander d'aider à payer les factures du Centre d'accueil ? Retourne chez toi au Vanuatu, tu n'as rien à nous dire sale p*. Si nous voulons rester gratuitement au Centre d'Accueil, on le fait, on est chez nous tu n'as rien à nous dire, on te fracassera la g...

Comblée de malheur ou de honte, sa grande fille s'enticha d'un jeune homme déjà engagé auprès d'une fille. Les liens coutumiers furent entachés par la naissance d'un garçon, un beau et magnifique petit-fils qui réussit à apaiser le courroux de son mari attaché aux valeurs d'honneur et de respect. Marie continua de jouer le rôle de la mère patiente, bienveillante et sévère aussi dans ses propos, car elle ne voulait pas cautionner la conduite irrespectueuse de sa fille impétueuse.

_ De toute façon, tu ne peux pas comprendre, tu n'es jamais présente pour moi... Vous ne voulez pas de moi et de mon bébé. Très bien je suis jeune, j'ai un bon travail, je peux l'élever seule mon bébé. Je n'ai pas besoin de vous, hurlait cette fille ingrate à une mère désarmée.

Des propos violents, des attaques véhémentes pour cette petite femme qui ne cherchait qu'à gérer tant bien que mal ce Centre d'accueil que son mari avait encouragé à monter et gérer, cette famille de six enfants qu'elle avait essayé d'élever avec amour et dans le respect des valeurs chrétiennes et ancestrales tout en s'occupant d'autres enfants de la famille et du clan.

Et puis, elle commença à perdre du sang, d'une manière incontrôlée et en continu. Son poids ne fléchissait pas et son ventre restait gonflé comme l'étaient ceux des femmes anxieuses et stressées. Elle ne comprit pas qu'à 50 ans cela continuait à perdre du sang. Il fallait consulter. La sentence fut irrévocable, Marie -Claude s'effondra intérieurement, mais n'osa pas perdre la face devant sa fille aînée qui l'accompagnait chez le médecin pour la troisième fois.

_ Madame, on a bien fait un curetage, mais malheureusement l'opération a déclenché autre chose. D'après les radios, il s'agirait d'une grosse tumeur, il va falloir commencer une radiothérapie...

La directrice du Centre d'Accueil de Rivière salée n'entendait plus rien, sa fille aînée répondait à sa place au gynécologue. Marie-Claude repensa à ce qu'elle avait pu faire de mal aux yeux de Dieu, c'était une femme pleine de foi, son verset préféré était « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur » ... Il fallait rester confiante. Mais elle ne put s'empêcher à ce vieil oncle qu'elle avait vexé et qui détenait des pouvoirs ancestraux de sorcier. Sa sœur, plus superstitieuse qu'elle, lui demanda d'aller faire un geste coutumier pour demander pardon.

Bien que les reproches que lui faisait cet oncle n'étaient pas fondés, elle prit sur elle et lui demanda pardon. Il faut croire que même si le geste fut accepté, la rancune et la haine avaient gagné le cœur et l'âme de vieil oncle de telle sorte que le destin n'épargna pas cette étrangère « Alea jacta est ».

Elle s'éteignit un dimanche de mois d'août ensoleillé, lors de la fête de sa Paroisse. Sa fille aînée avait passé la nuit avec elle, le médecin avait prévenu la famille que le crabe avait étendu ses pinces dans le petit corps de Marie. Comme une ironie du sort, la maladie l'avait amaigri à tel point que ses sœurs ne la reconnaissaient plus. Sa fille culpabilisait, c'est elle qui l'avait poussée à consulter. Marie continuait à hurler de douleur la nuit à en saigner l'oreille de sa fille impuissante, et le matin elle fredonnait l'air de son pays Atchin « Nabog sa, Nabog sa, Ra lesles ikir re vanu nen... », elle hurlait et psalmodiait dans sa langue maternelle, sa fille élevée dans la langue de Molière n'entendait rien, mais elle savait que cette litanie lui permettait de supporter la douleur.

Avant de fermer définitivement les yeux, Marie regarda autour d'elles, trois femmes l'entouraient ce matin, ses deux sœurs et sa sœur par alliance, la femme du grand frère de son mari, c'était la femme du chef de clan. L'une avait fait le voyage de Atchin à Nouméa et l'autre d'Ouvéa. Les deux femmes beaucoup plus âgées, chantaient et priaient, son autre sœur désespérée humectait ses lèvres à l'aide d'une serviette humide. C'est tout ce dont elle avait besoin, elle était *Kadjere celle par qui les liens furent noués, des chemins furent tracés. Un dernier sourire, un ultime soupir et puis « Tata ».

De grands cris, des larmes s'élevèrent, l'Étrangère avait pris la pirogue pour l'ultime voyage, ses parents l'attendaient depuis longtemps déjà sur l'autre rive. Le combat contre le crabe avait eu raison de cette native de Atchin.